Le Bulletin Freudien n° 48
Septembre 2006

Tenter de « créer la demande... à partir de l'offre »

Vanessa Greindl

Quelle place autoriser à la créativité lorsque l'on occupe la fonction d'analyste, quelle permission se donner, et en fonction de quels repères ? Y aller de sa propre idée, sans l'étudier avant de la prononcer, est-ce pertinent ?

Quelle harmonie personnelle trouver, entre les repères théoriques et l'idée, la flamme, le désir de l'analyste qui agit ?

Ces questions se posent et se reposent avec chaque patient mais plus encore avec Elise, une jeune fille anorexique. Peut-être à cause de la gravité de son état ? Questions provoquées peut-être aussi par ce vide qu'elle amenait, vide propice au repérage du désir de l'analyste sans doute…

Elise, après quelques séances, amena « rien ». Ce rien qu'elle mangeait depuis longtemps, voilà qu'elle le déposait en séance, avec tout l'« indigeste » qu'il suscitait. C'est la base de ce qui s'inventa par la suite, et de la réflexion proposée ici.

* * *

Le travail avec Elise débute sur base des premiers entretiens qui plantent le décor. En préambule, un travail familial se construit. Il a pour objectif, à la fois, d'amener du manque entre une mère et une fille qui se « complètent », d'amener une brèche dans la compréhension sans mots entre mère et fille afin que la parole puisse naître et qu'un lien d'une autre nature puisse apparaître. Faire émerger une demande, et créer un lien grâce à cette demande nouvelle est une première piste.

A partir de ce lien nouveau, une revendication de la part d'Elise d'être

« autre » apparaît assez vite et amènera un travail personnel. Suite à quelques séances individuelles, le fameux « rien » qu'Elise vient déposer en séance provoquera de ma part une intervention « originale » : je lui suggère un thème, je lui demande de dessiner un arbre. Je lui prête une « image à symboliser » qu'elle utilisera, puis jettera ensuite, ayant trouvé les siennes propres.

La réappropriation par cette jeune de son travail se mettra ensuite en place à travers des séances ou elle se positionne, où elle s'écarte de ce que nous avions installé ensemble. Elle trouve son « mode d'emploi » du cadre analytique. Elle l'utilise à présent comme outil d'une recherche de ses différences, de ses particularités. S'est-elle approprié « le désir de l'analyste » ?

Premiers entretiens

Une jeune fille arrive accompagnée de ses parents. Elle est belle et maigre, très maigre. Madame est une femme expressive pour deux, ou pour trois peut-être; elle se montre autant que sa fille s'efface. Par ses mots, par sa vivacité d'esprit, par sa tenue vestimentaire dernier cri, par le caractère qui émane de son visage, elle « déménage ». Monsieur est légèrement en retrait, plus neutre mais soutenant la démarche de consultation.

Leur fille d'emblée présente la situation comme posant problème à ses parents, et non à elle en disant : « Ils trouvent que j'ai trop maigri ». Elle se positionne comme extérieure à ce problème qui les concerne, et dénie dans un premier temps toute difficulté pour elle, ce qui ne facilitera pas le travail.

Je suis frappée par la façon qu'aura la mère d'Elise de la présenter comme objet de soins depuis toujours, objet des médecins, objet de sa préoccupation maternelle, qui semble ne pas lui reconnaître d'autre statut.

Par ailleurs, elle dira de la grossesse « J'avais vraiment la tête ailleurs, cette grossesse est arrivée un peu par hasard et j'oubliais souvent que j'étais enceinte. »

Comme bébé, elle est très sérieuse, retenue, la relation est difficile. L'enfant est sage, ne demande rien, jamais rien, se débrouille toute seule...

Emergence d'une demande

Assez vite, Elise amène lors d'un entretien individuel une demande vis à vis de sa mère qui me semble fondamentale et essentielle : « Je voudrais faire des choses avec ma mère, autre chose que faire les marchés, toujours les marchés, elle adore les marchés, et acheter… je voudrais découvrir des choses. »

Exprime-t-elle ici son désir de découvrir autre chose que le lien qui passe par la consommation (les courses), autre chose qu'un besoin oral ?

Toute demande est une demande de reconnaissance, d'amour, de présence, ce que Elise, déjà (à mon grand étonnement d'ailleurs) demande, refusant également que sa demande soit entendue du coté d'un besoin matériel.

Le thème relativement classique au cœur de l'anorexie apparaît : le besoin est comblé, et plus que saturé, mais la demande est inaudible. Cette envie chez Elise de « faire autre chose que des courses » ne manque pas de faire penser au fameux phénomène reconnu comme générateur, entre autres, du symptôme anorexique : A. Passelecq parle du « surplus d'offres de soins » donnés par la mère à son enfant dès l'origine, au point de le gaver avec amour de tout ce dont il pourrait avoir besoin. « Confondant besoin de nourriture et besoin d'amour, la mère amène ainsi son enfant à n'avoir comme possibilité d'exprimer son propre désir, que de refuser à l'autre, la nourriture, témoignant, ainsi, parfois au prix de sa vie, que ce qui lui manque le plus, c'est... le manque, justement.[1]

Car le manque *permet de demander*.

Demande, désir, besoin

D'une certaine manière, on assiste dès les premiers entretiens à un « schéma » connu qui ne peut nous échapper : une mère qui investit son enfant du coté du besoin, du corps, et une enfant qui, grandissant, se retranche derrière une non vie dans ce corps - la mère parle de corps mou, d'apnées - et qui présente maintenant un refus de nourriture, donc refus que ce besoin soit comblé mais aussi, refus de parole.

Le besoin des premiers jours a à devenir demande, l'instinct doit se transformer en pulsion, cela ne peut se faire que par l'intermédiaire de l'Autre qui fait du cri une demande humaine, qui inscrit le bébé dans une place de sujet qui demande de l'amour et non pas comme un « être » qui n'aurait que des besoins.

Elise et les autres bouchent la bouche, tentant par là de recevoir tout, sauf un bien de consommation. Ce qu'elle n'avait probablement pas prévu c'est que ce « tout autre » que l'objet du besoin, c'est à dire l'amour, la relation, la rencontre passe également, entre autre par la bouche et autres lieux d'ouverture ; à se fermer à l'objet, elle se ferme à l'autre également.

Dans l'amour on donne ce que l'on a pas...

Est-ce à dire qu'en tant que l'on donne de l'amour, on se montre faillible ? Cela signifie-t-il qu'aimer, c'est « ne pas avoir tout pour l'autre », « ne pas savoir pour l'autre », « ne pas connaître sa route, sa vie », que l'aimer, ce serait l'accepter autre

1. A. Passelecq et J. Muguerza « *L'anorexie mentale aujourd'hui* » Neurone Vol 5 n° A.

que soi ? Est-ce accepter cette impuissance de ne pouvoir lui éviter la castration ? Est-ce à dire que l'infaillibilité peut empêcher, biaiser ou freiner du moins la relation d'amour ?

Pourrait-on faire l'hypothèse ici que les parents d'Elise fragilisés[2] à l'extrême au moment de cette grossesse et de cette naissance se seraient montrés paradoxalement infaillibles, car, trop fragiles pour reconnaître en eux quoi que ce soit comme brèche ?

Ainsi, M-C. Laznik dans une cure avec un enfant autiste soulignait que « l'absence de coupure dans l'Autre pour un enfant peut provenir de la difficulté éprouvée par ses parents, à tel moment de leur vie, à assumer ou bien à signifier à cet enfant là quelque chose de leur décomplétude. Certaines formes larvées, une dépression, par exemple, pourraient rendre un parent incapable d'assumer sa défaillance devant son enfant[3]«

Peut on imaginer, qu'une mère et un père extrêmement fragiles n'auraient pu soutenir le manque fondateur de la vie psychique, chez leur fille, manque réveillant une béance trop à vif à ce moment précis de leur vie ?

Elise n'est pas psychotique, mais à quel prix !

Elle a maintenu une tout infime part de désir en refusant que le besoin trop comblé empêche la demande d'exister. Elle s'est fermé les trous du corps pour ouvrir une fenêtre psychique en n'étant pas « gavé par l'Autre » d'un tout qui l'empêche d'exister. Cette part infime de sujet désirant a néanmoins besoin d'un corps pour la soutenir et le sauvetage du désir met en péril le corps réel en manque de vivres.

C'est là que la « stratégie » anorexique ne fonctionne plus; c'est là aussi que peut commencer l'aventure analytique.

Entretiens individuels

Après la mise en place d'un travail avec Elise et son père, puis sa mère, loa jeune patiente peut se dire en demande de quelque chose, par rapport à l'un, à l'autre et à elle-même. Sans rentrer dans les détails, Elise appelle à une différenciation de son père par rapport à sa propre famille d'origine et demande de l'air par rapport à une mère qui comble encore et toujours le besoin avant que la demande ne puisse se faire. Pour elle-même, Elise peut doucement amener des préoccupations plus personnelles.

Lors d'une séance seule, Elise, comme souvent, réalise un ou plusieurs

2. J'ai évité de préciser les détails de cette fragilité pour une question de confidentialité.

3. M-C. Laznik, "Vers la parole".

dessins. A ma demande « *quelle est l'histoire du dessin ?* », elle imagine : « La fille d'une sorcière vient d'apprendre à jeter des sorts. Elle ne sait pas ce qu'elle fait et elle leur jette un sort. Ils sont emportés dans un tourbillon. La grande sœur a lâché la main pour sortir du tourbillon. » – V.G : « Il fallait lâcher pour en sortir ? » – E. : « Oui »

Le désir de l'analyste… ou « Comment produire de la demande à partir de l'offre ? »

Après la chaleur du tourbillon, de la fusion, de l'indifférenciation, après une ébauche de différence possible entre deux personnes telles que père et grand père, mère et fille, Elise m'emmène, à travers les différents thèmes, dessins et histoires qu'elle dépose, dans la froidure de l'abandon… elle semble en panne de demande. La différence amènerait-elle le vide ? Produirait-elle la faille dans le grand autre, faille peut-être insupportable pour cette jeune, ou pour ses parents ? Je tente d'ébaucher avec elle la possibilité d'un lien dans la différenciation.

Elise est sans idée et semble sans demande, pourtant elle est là. Un vide s'installe. Et un malaise grandit. Que réactualise-t-il ? Peut-être la perte dans une solitude non constructive pour elle ?

A ce moment, je lui propose de dessiner un arbre, mettant pour un instant entre parenthèses mes « repères théoriques ». C'est sur la pointe des pieds que je le fais – et que je l'écris ! Il me semble que je suis prise dans un moment avec elle, où, si je ne lui demande rien, je la laisse seule dans son rien à elle, dont elle se nourrit, à tous points de vue. Je trancherai alors en me positionnant comme demandeuse de quelque chose, désirante d'un travail avec elle sur un mode que j'induis, puisque même le « mode d'emploi », elle semble l'avoir perdu. Je me risque donc à lui prêter avec mes images un support de symbolisation.

Plus tard, je lui proposerai de partir d'une ou plusieurs fleurs…

En pâte à modeler, Elise réalise un personnage jaune et bleu, puis une fleur rouge avec une longue, longue tige - qui m'évoque un cordon ombilical - bien plus importante que la fleur elle-même. Elle raconte : « C'est un garçon qui veut absolument trouver une fleur pour son amoureuse mais il n'a pas beaucoup d'argent. II prend ses économies mais c'est toujours trop cher. Il est désespéré. Il rencontre une magicienne qui lui dit : "J'ai une fleur qui rend les gens amoureux, si tu la donnes à ton amoureuse, elle t'aimera toujours." Et il répond : "Désolé, je n'ai pas d'argent". Elle lui dit alors : "L'amour ne s'achète pas." »

De l'abandon dont elle parlait précédemment, Elise aborde le thème du don, de l'amour. Y aurait-il une demande qui émerge de plus en plus clairement là, avec clairement aussi une difficulté d'accès au manque : la fleur magique réduisant à néant tout doute sur l'amour dont on peut faire l'objet.

L'amour ne s'achète pas, n'est ce pas une merveilleuse image de la différence entre le besoin et l'objet de satisfaction du besoin, qui s'achète, et la demande qui est demande d'amour et qui ne peut être satisfaite à coup d'argent : l'amour lui, il se donne, il ne se vend pas !

Quelques séances plus tard, je lui propose comme « thèmes » un arbre et une fleur.

Elise dessine une fille à coté d'un arbre sans feuilles. La fille tient entre ses mains un collier de fleurs. « C'est une petite fille qui habite dans un endroit où il y a peu de végétation, il y a seulement un petit arbre, toujours tout nu.(…) Elle lui fait des colliers de marguerites. Chaque fois qu'elle met une fleur, une autre fleur sort de l'arbre.

De nouveau, Elise amène le thème de la solitude, du désarroi dans lequel se retrouve un être seul. Elle parle aussi de la vie qui renaît à partir de la relation. S'agit il de la vie qu'elle a mise chez sa mère seule et déprimée ? De la vie qu'elle met en elle-même qui renaît ? Parle-t-elle de son désir de vie à elle, de la pulsion de vie qui renaît, qu'elle croyait morte, et qui est vivante ? Touche-t-elle la relation de transfert peut-être aussi ?

… Du désir de l'analysant à partir du désir de l'analyste ?

S'approprier le désir d'analyse de l'analyste

Peu à peu, Elise se prononce, s'exprime, défend sa différence avec force, demande.

Les différences qu'elle soutient entre elle et les autres sont de plus en plus manifestes, et le combat psychique qu'elle mène pour les maintenir est important. Voilà qu'elle trouve sa façon de travailler, dessiner puis parler d'elle à partir de son dessin, et voilà aussi qu'elle trouve sa façon de se positionner face à son frère entre autres, face à moi aussi.

Elle dit aussi qu'elle ne voit pas ce qu'elle vient faire ici.

Pour ma part, je me demande dans quelle mesure elle n'a pas besoin de dire qu'elle ne voit pas à quoi cela sert pour pouvoir utiliser le travail qu'elle semble par ailleurs investir. Elle me met à une autre place. De « prêter mon appareil psychique » en prêtant mes images, je suis passée depuis quelques séances a un autre registre, celui de soutenir une place pour elle, en tant que sujet différenciée.

Le désir de l'analyste amènerait la demande de l'analysant ?

Elise est en travail mais une grande ambivalence l'habite et un vide que je sens lourd pour elle – et peut-être pour moi – nous a envahies. Lui demander un thème aura été une façon à mon sens de l'accompagner dans ce travail, de la soutenir par mon désir de travail avec elle. C'est à ce moment précis où elle est sans demande que je me montre demandeuse d'un travail avec elle.

Le désir d'Elise semble très réduit, devenu désir de rien. Une infime part de désir est sauvée par son symptôme, tant qu'il s'agit d'un désir qui survit et non d'une jouissance qui tourne de façon fermée. Puisqu'il arrive que l'on « finit par passer de l'ordre du symptôme, avec son aspect conflictuel, sa valeur langagière, son sens toujours vivant, vers un comportement figé dont le sujet jouit d'une façon fermée. L'anorexique finit par se piéger dans la jouissance de son trouble, orgasme de la faim. »[4]

Mon désir d'analyse m'amène à soutenir que quelque chose d'elle-même advienne, c'est qu'une naissance d'elle-même soit vécue autrement que comme un abandon de la part de l'autre, et un « moi toute seule » de sa part à elle. Ce que je soutiens à ce moment, sans le savoir, c'est la relation possible dans la différence.

Le rien, je le savais, je pouvais le prévoir d'une certaine façon. L'arbre par contre, non, je ne pouvais l'anticiper et c'est là, peut -être, que quelque chose se passe : je demande et elle ne peut que me surprendre. Ma « visée pour elle » lui permet d'avoir sa propre visée pour elle. Mon désir pour elle lui permet de prendre distance autrement que par le mur du silence et du refus.

Désirer pour elle ? N'est-ce pas une hérésie ? S'il s'agit de désirer quelque chose pour elle, c'en est une certainement, mais s'il s'agit de désirer qu'elle désire autrement que dans le non, alors, n'est-ce pas une part de notre travail ?

« Le désir de l'analyste, c'est le désir d'obtenir la différence absolue »[5], « celle qui sépare l'objet a qui constitue l'étoffe du sujet de l'image idéalisée qui lui apparaissait tout d'abord »[6]. Ce que J-P. Lebrun entend lui comme « la différence entre les mots et les choses »[7]. Cette différence à obtenir se situe donc également dans l'écart entre le signifiant et le signifié, entre ce que l'on dit et ce que l'on voudrait dire, l'écart entre, le trou, la béance du manque qui produit la vie.

Lui demander de dessiner un arbre, n'était ce pas aussi, cela me vient à posteriori, une manière d'introduire la différence entre son arbre et le mien ? D'introduire un écart tout en restant dans la relation ? De la manière dont je le vivais probablement, et dont Elise prenait cette intervention, allait dépendre la suite de la cure. Si cette jeune, si inquiète quant à la survie de son désir vivait cet acte de ma part comme une intrusion, c'est qu'alors, peut-être de mon côté, je me

4. F. Ansermet, *Clinique de l'origine*, Editions Payot Lausanne, n° 1999.

5. J. Lacan « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*» éditions du Seuil, Paris, 1973.

6. R. Chemama et B. Vandermersch « *Dictionnaire de la psychanalyse*» Larousse, Les référents, Paris 1998.

7. J-P. Lebrun, « Le désir de l'analyste», semaine d'été de l'Association Freudienne sur le séminaire « l'angoisse» de Lacan, Bruxelles, août 1998, intervention non publiée.

situais avec “ un désir d'en venir aux frais avec ma patiente ” comme le dit Lacan. La suite du travail a pu, je pense, montrer qu'il ne s'agissait, pour elle, non pas d'intrusion mais d'autre chose.

La direction de la cure et le désir de l’analyste

Se mettre en place de sujet supposé savoir dans un premier temps pour offrir au sujet un savoir sur lui qu'il nous suppose, pour se voir ensuite, après un long chemin, destitué de cette place... et se faire simplement jeter, curieux parcours et curieux désir...

L'analyste serait-il, à travers les diverses places qu'il prend, un outil, qu'il manipule lui-même, en vue, non pas de créer le sujet, ce serait se prendre pour Dieu, mais de lui offrir une place et pour certains, parfois un désir qui lui permette d'émerger en tant que sujet avant de reprendre à son compte certaines choses, de se réapproprier son histoire, et parfois un désir ?

Vertige de l'analyste que de faire naître la demande pour ensuite faire traverser au sujet l'expérience de la désillusion, puisqu'il n'y a pas de Réponse, tout en soutenant que ce n'était pas une raison pour ne pas demander ! Car demander c'est parler, c'est être en lien avec l'autre, c'est désirer.

Ce paradoxe vertigineux qui anime le travail de l'analyste ne se situe -t-il pas également du coté de l'écart ultime entre la vie et de la mort ?

En effet, n'est-il pas parfois de notre fonction d'amener le sujet à désirer vivre, pour ensuite lui faire traverser, non pas la mort mais l'idée qu'il y a une mort un jour, une fin, mais que cela n'empêche pas de vivre !

Conclusions

Lors de la dernière séance de l'année, avant les vacances d'été où elle sera absente durant deux mois, Elise vient seule, avec son agenda, pour la première fois, afin de noter elle-même le rendez-vous de septembre.

Si le symptôme est tombé et si les kilos lui sont revenus, l'analyse qu'elle a entamée est loin d'être finie; elle est cependant engagée.

Une demande semble née. Les « je ne vois pas ce que je viens faire ici » perdurent et lui font écran, mais cet écran est de plus en plus transparent et ces affirmations d’« inutilité du travail » semblent être devenues un rituel, une habitude qui aurait perdu de son sens, un résidu peut-être d'un ancien mode de pensée où seul ce qui sert à quelque chose aurait de l'intérêt.

Servir à quelque chose n'est-ce pas du coté du besoin ? De la même manière, lors des séances avec sa mère elle se demandait « à quoi ça sert l'affection ? »

comme si tout était de l'ordre de l'utilité. Dans ce tableau, évidemment, l'analyse fait tache, elle vient précisément en analyse pour accéder à autre chose... qu'à l'utile.

Cet écran de l'utilité recherchée ne l'empêche pas de travailler. Elise peut demander pour elle, a un désir de différenciation, met en place des actes pour s'affirmer et défendre ses plates bandes, entre autre par rapport à son frère et à sa mère ; elle a trouvé autre chose que la faim pour exister et pour désirer.

Une part du travail ultérieur sera l'apprentissage du fait qu'à la demande il n'y a pas toujours de réponse, qu'au désir il n'y a pas de « bouchon ».

Que ce n'est pas parce que l'on demande que l'on reçoit. Mais, et surtout, surtout, que ce n'est pas une raison pour ne pas demander ou pour ne pas désirer ! Car demander c'est parler.

Si une première phase du travail se situait du coté de la construction par Elise de son propre appareil psychique, de la symbolisation de ce qui lui était arrivé à travers des images que je lui avais prêtées, une seconde étape en mouvement à présent réside dans la façon qu'elle a de se réapproprier le travail et le désir d'analyse qui était le mien. Ainsi, une demande devient sienne à partir précisément d'une coupure entre son propre désir qui émerge et le mien qui le soutenait. Parallèlement cette demande naissante se verra en manque de réponse...il y aura castration à traverser. Apprendre à demander durant un certain temps en cure analytique, pour réaliser qu'à cette demande, il n'y a pas de réponse, ou du moins pas de réponse totale... Ces deux coupures sources de vie s'amorcent. Elles auront encore à être franchies.